

Histoires de vie

Dany Salomé

« Je suis né
ni fille ni garçon »

© Groupe Eyrolles, 2011
ISBN : 978-2-212-54943-0

EYROLLES



Moi, petite fille

La genèse de mon existence remonte à dix ans avant ma naissance, en 1945, lorsque mes parents se sont rencontrés. On ne badinait pas avec la grossesse hors mariage à l'époque, ainsi mon père et ma mère s'unirent-ils rapidement et religieusement. Ce fut un mariage d'amour, plein de désir et d'espérances, né d'une liberté chèrement acquise après les années de privation de la Seconde Guerre mondiale.

De leur union naquit une petite fille nommée Annie, qui vécut trois semaines seulement, avant de mourir de déshydratation. Ma mère pleura longtemps la mort de son bébé, en proie à une douleur extrême, que mon père, pragmatique, tenta de calmer par ces mots : « Ne t'en fais pas, on en fera un autre. »

Dix ans passèrent pourtant, durant lesquels mes parents n'essayèrent pas de concevoir un enfant. Mon père devint professeur et ma mère resta à la maison, hantée par le fantôme de sa fille disparue... Jusqu'à ce que se présente une nouvelle grossesse. Neuf mois plus tard, je pris ma première respiration dans ce monde terrestre, au grand bonheur de mes parents. « Ô Joie, la huitième merveille du monde est arrivée ! »... Avec une anomalie physique, cependant, qui allait bouleverser le cours de ma vie.

Je suis né ni fille ni garçon

Ma mère voulait m'appeler Dominique, mon père Pierre. On me baptisa finalement Didier, prénom très à la mode dans les années 1950. Déclaré de sexe masculin à la naissance, j'héritai logiquement d'un prénom de garçon.

De ma petite enfance, je n'ai que des bribes de souvenirs. Mon père, absent la plupart du temps, travaille à l'extérieur. Quant à ma mère, elle reste à la maison pour s'occuper de moi et de l'intendance. Je suis très proche d'elle. Je me revois dans la baignoire en plastique, sur la table de la cuisine, puis sur le pot, une louche ou peut-être une écumoire à la main en guise de jouet pour passer le temps... Ma mère m'emmène faire les courses avec elle. Je me souviens de la crèmerie, des pots de yaourts vides que l'on rapporte et des pleins que la crèmière nous donne en échange. Je me souviens des clientes qui se penchent sur moi en s'extasiant : « Oh, la jolie petite fille ! », et de ma mère qui sourit en silence.

Je me rappelle la robe en vichy rose que je portais enfant. Ma poupée, baptisée Titine, qui me servait de doudou et ne me quittait presque jamais. Je me revois déambuler dans l'appartement avec un tabouret en bois dans les mains. Que peut-on savoir des manies d'un enfant ?

Je me souviens de mon premier bobo, de mon genou qui cogne et s'ouvre sur l'arête d'un pied du tabouret, de mes pleurs incessants, puis de ma mère qui me console, m'embrasse et me panse.

Comme toutes les petites filles, je prends un grand plaisir à glisser mes pieds dans les chaussures à talons de ma mère et à marcher haut perchée, avec maladresse, dans la maison. Ma mère me surnomme « ma Canette », mon père « Minou ». Le Père Noël m'apporte des cadeaux avec lesquels je ne joue pas : des petits trains ou des petites voitures... Moi je préfère Titine. C'est ma petite sœur, mon refuge. J'aime « jouer à l'eau » dans l'évier, avec des gobelets, des boîtes en plastique. Je les remplis, je les vide, transvase, je fais ma petite vaisselle. Mes parents m'offrent un vélo muni de roulettes et des cigarettes en chocolat... Un présage ?

Souvent, le dimanche, nous rendons visite à mes grands-parents paternels. J'aime beaucoup mon grand-père qui, je le sens, me rend cet amour au centuple. Il m'appelle « mon petit chéri », me donne des bonbons... Sur le buffet de la salle à manger, il y a des boîtes avec un tas de choses à l'intérieur. J'aime bien aller fouiller dans ces coffres au trésor, regarder les bijoux, les pièces de monnaie, les objets étranges que je ne connais pas, ceux qui brillent, et les boucles d'oreilles, que j'essaye.

Quelquefois, mon père et mon grand-père crient et se disputent, pour des raisons que j'ignore. Alors je me recroqueville contre mes boîtes à trésors et me fais toute petite avant de trouver du réconfort dans les bras de ma mère. Elle m'emmène dans le jardin voir et sentir les fleurs. Pourquoi ces disputes, qu'est-ce qu'ils disent ? Ma mère pleure à présent, j'ai dû faire une bêtise...

Je suis né ni fille ni garçon

Il nous arrive aussi, plus rarement, d'aller chez mes grands-parents maternels. Je n'aime pas y aller. D'abord, il n'y a pas de boîte à trésors et je n'ai le droit de rien faire. Il ne faut pas toucher à ça, il ne faut pas faire ceci, il ne faut pas aller là... Quel ennui ! Et puis j'ai peur du chien. Ce molosse noir cloîtré dans son chenil, qui aboie sans arrêt, les crocs saillants sur ses babines retroussées. Malgré tout, j'aime bien « Mémé Coco », ma grand-mère. Elle est gentille, même si elle m'interdit de bouger. En revanche ma marraine, mes tantes et mes oncles sont bizarres. Ils sont très différents de papa et maman avec leur peau noire. Cela me fait peur... Je refuse de leur faire des bisous ! Nous les voyons parfois, et passons Noël ensemble. Quand les « grands » se mettent à danser, je monte sur les pieds de ma maman ou de mon papa pour guincher avec eux.

Je me revois lors de ma première année d'école primaire, je dois avoir environ six ans. Mes cheveux longs et bouclés dansent sur mes épaules lorsque je marche, ce qui me remplit de fierté. Pourtant, à la veille de la rentrée des classes, mes parents décident de me conduire chez le coiffeur. J'ai beau pleurer et hurler lorsque les ciseaux arrivent à hauteur de ma tête, rien n'y fait. Mon père me maintient contre le dossier du fauteuil d'une main de fer. Impossible de bouger. À travers mes sanglots, je vois le coiffeur tailler mes perles de naissance. C'est une véritable torture. Quelques minutes plus tard, je sors en courant du salon de coiffure. Pourquoi mes parents m'ont-

ils coupé les cheveux comme à un garçon ? Quelle mouche les a piqués ?

L'école des garçons et l'école des filles sont séparées. Je ne joue avec personne et reste le plus souvent assise sous le préau ou adossée à l'un de ses piliers. J'aime bien ma maîtresse, une femme gentille et attentive. Elle veut que je me mêle aux autres écoliers mais je refuse. Pourquoi ? Je n'ai pas envie, c'est tout. Je voudrais me faire des copines mais c'est impossible. Je ne vois que des garçons autour de moi.

Un soir, je demande à ma mère pourquoi on ne m'a pas inscrite à l'école des filles. « Parce que tu es un petit garçon, ma Canette », me répond-elle avec douceur. Je fronce les sourcils sans rien dire. Une voix crie à l'intérieur que ma mère me raconte des bêtises, qu'elle ne peut pas avoir raison. Je ne suis pas un garçon ! Cependant je n'ose rien répondre. La voix s'éteint peu à peu et je retourne à mes occupations, sans plus y penser.

L'école ne se trouve qu'à dix minutes à pied. Maman m'y conduit chaque matin, puis elle vient me chercher le midi pour déjeuner, me raccompagne à nouveau en début d'après-midi et vient enfin me récupérer le soir, après une bonne journée de classe. Je mange mon goûter sur le chemin du retour. Physiquement, je suis plutôt rondouillarde. Ma mère cuisine de bons plats et confectionne autant de desserts appétissants. La nourriture, c'est important à la maison. Quand mes parents reçoivent des invités, ils servent deux ou trois entrées, un ou

deux plats principaux, de la salade, des fromages, des desserts et le repas dure des heures...

Mes parents ne me confient jamais à mes tantes, à ma marraine ou à mes grands-parents. Ainsi, je participe à toutes leurs activités, y compris lorsqu'ils sont invités chez des amis. Quand la soirée se prolonge, je dors sur le lit des hôtes, allongée sur le ventre, les bras passés sous l'oreiller ou le traversin.

Sans amies ni sœur, je me sens seule. L'unique enfant proche de moi est mon cousin, Michel, fils d'une sœur de ma mère, issu d'un premier mariage. Il est plus âgé que moi de trois ans. Lorsque nous nous retrouvons lors des repas de famille, le dimanche, Michel joue beaucoup avec mes voitures, mon garage miniature, mes soldats et mon château fort. Je le regarde faire en serrant Titine dans mes bras. Parfois, le cousin Michel vient dormir chez nous. Ma mère m'a expliqué que son papa était mort quand il était tout petit et que notre compagnie lui fait du bien.

Mon père est là tout en étant absent. Jamais il ne me prend sur ses genoux. Parfois il me fait peur, sans que je sache vraiment pourquoi. Je le vois comme une personne proche et étrangère à la fois. Il conduit vite, très vite, si bien que je me cache sur la banquette arrière pour ne plus voir les lumières des voitures d'en face qui passent trop près, pour ne plus entendre les coups de klaxon assourdissants. Je sens que ma mère a peur aussi, surtout lorsque nous rentrons d'une soirée chez des amis.



En tant que professeur, mon père a autant de vacances que moi. Nous nous rendons régulièrement ensemble en Belgique, dans sa famille, deux frères et une sœur qui travaillent dans une ferme. Le fumier, l'étable, les écuries, la porcherie, tout cela ne sent pas très bon et puis il fait un froid de canard quand je vais me coucher. Nos hôtes n'allument pas le chauffage dans la chambre. La pièce est seulement pourvue d'un grand lit équipé d'un matelas en plumes dans lequel on s'enfonce, et d'un gros édredon. Quand je me couche, j'ai l'impression de plonger dans un lac glacé. Traverser ces grandes pièces sans électricité perdues dans l'immense bâtisse me terrifie. Mon cœur bat la chamade lorsque je gravis l'escalier qui mène à ma chambre... Je crois voir des loups cachés dans l'obscurité. Cela amuse l'un des deux frères de mon père, Albert, qui aime bien me faire marcher. Il me raconte des histoires à dormir debout que je prends malheureusement très au sérieux et qui me font pleurer à chaque fois. Je le revois sur sa petite chaise au coin du feu, dans la cuisine, chiquant du tabac et expulsant de temps en temps un jus noir dans le récipient en cuivre posé dans l'âtre. Malgré tout, j'aime aller en Belgique. J'aime regarder les chevaux, les canetons, les poussins, les chatons et, comble du bonheur, nous mangeons des frites tous les jours.

« Qu'est-ce qu'on mange à midi ?

– Frites, salade !

– Et ce soir ?

– Salade, frites ! »

Le soir, nous nous réunissons en cercle devant la télévision, en dégustant une « tarte au papin », garnie de crème pâtissière cuite au four. Et puis tout le monde se met au lit assez tôt, car la journée du lendemain commence toujours de bonne heure. C'est en Belgique que j'ai commencé à boire du café, une institution dans le Nord. La cafetière trône sur la cuisinière à bois et les tasses défilent toute la journée, rythmant les différentes tâches à accomplir. À la ferme, j'apprends à traire les vaches avec Jean, le deuxième frère de mon père. J'observe attentivement, ensuite, la fabrication du beurre, puis je monte sur les chevaux de trait, cueille les fraises, les cerises... Tout un apprentissage de petite banlieusarde à la campagne !

Hormis la Belgique, mon père nous emmène au bord de l'océan Atlantique. Je me souviens d'excursions à Pornic, Saint-Jean-de-Mont, l'île d'Oléron, de la pêche sur la plage, des baignades et des promenades... Ce sont de bons souvenirs de découvertes, de loisirs, de sensations de bonheur et d'insouciance.

Je suis souvent malade, sujette aux maux de gorge. Le médecin m'explique que j'ai une angine, qu'elle partira si je prends des médicaments. Lorsque je suis souffrante, je fais toujours le même cauchemar : un grand ballon tout mou qui roule sur

moi et m'étouffe. Une fois, je crie si fort que des petits points rouges apparaissent sur ma gorge.

En bas de chez mes parents vit un chevalier habillé de cuir noir. Je suis amoureuse de lui. Chaque matin, avant que je ne parte pour l'école, la porte du garage en fer s'ouvre en grinçant... Un son que je reconnais entre mille ! Alors je me précipite à la fenêtre pour le voir pousser sa superbe moto, toute noire elle aussi, striée d'un métal étincelant. Il a toujours une cigarette dans la bouche. Il monte sur sa moto et fait de grands mouvements de haut en bas, avec sa jambe droite. Au bout de quelques secondes, une explosion extraordinaire se fait entendre. Un son grave qui fait vibrer le ventre et emplît l'atmosphère. Ensuite, le chevalier descend de la moto, qui reste droite, et rentre dans le garage. Il en ressort avec un chapeau rond et brillant et ferme la porte qui grince à nouveau. Le moteur de la moto chante drôlement, une musique qui fait « poum-poum-poum ». Le chevalier met alors son drôle de chapeau, et enfle de gros gants montants. Puis il écrase sa cigarette par terre, remonte sur sa moto, relève la cale qui la maintient debout, et ajuste ses lunettes sur son nez. Ses mains se posent sur le guidon et les « poum-poum-poum » se font plus rapides. Jusqu'à ce que, d'un seul coup, la moto et le chevalier démarrent dans un vrombissement. Je le regarde disparaître au bout de la rue en me disant qu'un jour je l'épouserai.

Parfois, quand mes parents et moi restons à la maison le dimanche, nous voyons d'autres chevaliers rendre visite, à

moto, au chevalier noir. Assise sur le perron de notre maison, je les observe. Ils parlent, rient, fument et serrent chacun une bouteille dans leur main. Souvent ils s'accroupissent pour caresser les moteurs de leurs machines. J'aimerais tellement leur parler et toucher leurs montures ! Mais je reste seulement là, silencieuse, à les regarder et à rêver.

Nous avons une petite chienne, Domi, qui ressemble à un domino noir et blanc. Elle a eu un fiancé et attend des petits. Mon père m'annonce que si je suis classée dans les trois premières à l'école, nous garderons un chiot de Domi, lorsqu'ils seront nés. Des étoiles dans les yeux, je mets les bouchées doubles pour réussir le pari. Quelques semaines plus tard, les petits arrivent. Ils sont vraiment mignons, tout ronds. J'aime respirer leur odeur de bébé chien. Ai-je relevé le défi ? Oui, victoire ! J'arrive deuxième au classement et nous gardons un petit chiot, Bouboule, prénom choisi en référence à son aspect « boule de poils ». C'est mon toutou.

Mon père m'incite à lire des livres rangés dans sa grande bibliothèque. Il y en a de toutes sortes : un tas d'ouvrages qui portent des titres auxquels je ne comprends rien, mais aussi des romans pour enfants de la Bibliothèque verte, que mon père met entre mes mains. J'essaie de lire, à la demande de papa, sans y parvenir. Seule c'est trop dur, les livres m'ennuient. J'aurais préféré que mon père me raconte ces histoires, cela aurait rendu ma vie plus facile...

Sommaire

Préface d'Ariane Giacobino	VII
Préface de Tom Reucher	XV
Moi, petite fille	1
« Tu seras un homme, mon fils »	11
Le syndrome de Zorro	25
Un choix différent	43
Entre deux eaux	59
Un papa comme les autres	69
Ma vie d'homme rangé	79
Une dualité dévastatrice	91
Face à moi-même	105
Sauvé par le « Net » !	125
Goûter la paix retrouvée	135